



*Chère*  
**FUBUKI  
KATANA**

**ANNELISE HEURTIER**

casterman

**POCHE**



Chère Fubuki Katana

Casterman  
Rue Haute, 139  
1000 Bruxelles  
Belgique

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-24411-5  
N° d'édition : L.10EJDN000054.N001

© Casterman 2022

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en mars 2022, en Espagne par Black Print CPI  
(Calle Torre Bovera 19-25, 08740 St. Andreu de la Barca, Barcelone).  
Dépôt légal : avril 2022 ; D.2022/0053/176  
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

ANNELISE  
HEURTIER

*Chère*  
**FUBUKI  
KATANA**

casterman  
**POCHE**



*Pour Anna, de Saint Vallier.  
J'espère que cette lecture te plaira.*

*Et pour #Céline, chroniqueuse infatigable !*





*Je ne suis pas spécialiste du Japon et même si j'ai effectué de nombreuses recherches documentaires pour écrire ce roman, quelques imprécisions ou erreurs peuvent s'être malencontreusement glissées entre mes phrases.*

*Je prie donc les spécialistes et les amoureux de ce pays si fascinant de bien vouloir se montrer indulgents à mon égard...*

*Annelise Heurtier*



## Prologue

— Je crois qu'il faut le faire.

La femme se crispa malgré elle, suspendant l'ouverture du panneau coulissant auquel elle faisait face. Il s'agissait d'un modèle richement décoré, qu'elle avait peint elle-même pendant de longs mois et qui reproduisait fidèlement celui qu'on pouvait admirer dans le palais Honmaru, à Nagoya.

La nuque raide au-dessus de son pull, elle se figea face aux pins dressés sur un ciel d'or, pétrifiée par ces quelques mots qui l'avaient surprise comme des phalanges autour de son cou.

— Tu m'entends ?

La femme se retourna lentement, la tête et les épaules précédant ses pas. Elle entrouvrit les lèvres et laissa échapper un filet de voix :

— Ne peut-on pas... attendre encore ? Jusqu'aux prochaines fêtes de la Contemplation de la Lune ?

Il s'approcha. Il portait une paire de chaussons verts offerts par son employeur que la femme, subitement, trouva grotesques. Avec une surprise mêlée d'effroi, elle se rendit compte qu'elle avait envie de rire. Rire à gorge déployée, rire comme un cri, rire comme elle ne le faisait jamais.

L'homme secoua la tête :

— On attend déjà depuis trop longtemps.

Il marqua une pause que l'un et l'autre emplirent d'un vide compact, avant de reprendre :

— Il faut faire quelque chose tant qu'il en est encore temps. Réfléchis. Pense à ce qui est arrivé chez les Atsuke.

La femme lâcha la poignée et son bras retomba le long de son corps, comme un animal mort.

Les Atsuke, bien sûr. Il avait été un temps où Mme Atsuke et elle fréquentaient le même cours de peinture. Une femme sympathique qui, comme beaucoup, avait abandonné son emploi pour se consacrer à son premier enfant. Dès lors, Mme Atsuke s'était jetée à corps perdu dans une autre entreprise. Celle de la maternité. De la maternité professionnelle. Elle avait tout prévu, tout planifié. À trois ans, le petit Atsuke fréquentait déjà assidûment les *yuku*, ces cours particuliers

facturés à prix d'or. Et son premier succès – celui du concours d'entrée dans une des maternelles les plus prestigieuses de Tokyo – ne devait être que le premier d'une longue série. Les années avaient passé, dociles, jusqu'à ce qu'un méchant grain de sable vienne gripper la machine bien huilée. Alors brutalement, Mme Atsuke avait déserté les cours de peinture. Il se disait même que depuis ce qui s'était passé... elle avait tellement honte qu'elle était obligée de faire ses courses dans un autre quartier.

La femme murmura :

— Est-ce que cela en vaut vraiment la peine ? Imagine, si... on le découvrait ? Ce serait terrible.

Sa peau avait pâli, donnant à sa carnation une teinte froide, presque grise, comme un *mochi* de mauvaise qualité. L'homme remarqua l'angoisse qui mangeait ses prunelles. Prudemment, le geste économe, il osa une main sur son épaule.

— On en a déjà parlé. Personne ne le saura. On les paye pour ça. Ce sont des professionnels, rappelle-toi.

Et là, alors qu'elle enfonçait ses yeux sombres dans les siens, cherchant à savoir s'il était sincère ou s'il souhaitait s'en convaincre, le slogan de la Toshin High School, une célèbre entreprise de *yuku*, éclata entre ses tympans.

*Itsu yaru ka ? Ima desho !*

*Quand agis-tu ? Maintenant !*

La femme sentit un long soupir monter dans sa poitrine, un soupir qu'elle retenait depuis longtemps et qui l'empêchait de respirer correctement.

— D'accord.

— D'accord ?

— Oui. Tu as raison. On ne peut pas continuer comme ça, à faire semblant de ne rien voir.

# 1

Emi n'aimait pas quand il y avait ce genre d'ambiance au Maneko Coffee.

En fait, elle était gênée de voir son bar préféré dévoyé par autant de bruit et d'insincérité.

Pour les habitués, le Maneko Coffee était une enclave moelleuse au cœur d'un Tokyo immodéré, un refuge ronronnant, un havre de paix rose poudré dans lequel on pouvait profiter de soixante minutes de mignonnement féline en sirotant un bubble tea ou un café latte.

Pour Emi, le Maneko Coffee était aussi l'un des rares lieux où elle ne s'inquiétait plus d'être elle-même. Le seul, en fait. C'était précieux.

Or ce jour-là, autour d'elle, une douzaine d'étudiants cavalcadaient de chat en chat, téléguidés par leur perche à selfie. Photos, rires et exclamations

crépitaient comme des bonbons Fizz. À l'évidence, la présence de ces jeunes était davantage motivée par le potentiel instagrammable de l'endroit que par l'amour des félidés. Et c'est justement ce qui empêchait Emi de se détendre tout à fait.

Un jeune homme émit une série de miaulements plaintifs sous le nez d'une belle fille blonde, inconvenance qui, le temps d'un regard, souda Emi et la cliente qui lui faisait face. Celle-ci, une vieille dame à demi enfouie sous un amoncellement de coussins en forme de doughnuts saupoudrés de vermicelles multicolores, émit un claquement de langue réprobateur.

Elle se pencha vers Emi et prit un air courroucé, ce qui plissa d'autant plus l'éventail de rides entre ses sourcils.

— Si leur but est de s'amuser, il y a des endroits plus appropriés, maugréa-t-elle d'une voix effilée.

Emi hocha poliment la tête tout en se demandant à quel type d'établissement son interlocutrice pouvait faire allusion. Peut-être était-elle une grande experte des bars à thèmes. Peut-être fréquentait-elle aussi... les bars à hiboux. Les bars à chèvres. À lapins. Ou à hérissons. Il faut dire qu'à Tokyo, les endroits insolites ne manquaient pas. Bars Harry Potter, Moomin, One Piece (en tant que fan, elle s'y était déjà rendue plusieurs fois), bars Alcatraz,



bars WC ou Resident Evil, bars à *mimikaki* – pour expérimenter les délices du nettoyage d’oreilles à la mode japonaise – ou bars à câlins, on en trouvait pour tous les goûts et toutes les lubies.

La vieille dame lança un regard assassin aux indéliçats avant de se remettre à flatter le dos d’un petit persan gris. Emi, qui continuait à revisiter en pensées les meilleures adresses du Tokyo déjanté, imagina alors son interlocutrice au beau milieu du Monster Kawaii Bar, juchée sur des platform shoes de vingt centimètres, à se déhancher sur de la J-pop en sirotant un cocktail fluo.

La jeune fille enfouit un sourire dans le ventre de Zenko, à l’endroit où sa fourrure était plus blanche et plus douce que n’importe quelle peluche. Comme il sentait bon ! Se privant d’un sens pour mieux exploiter l’autre, elle ferma les yeux. Des quarante-cinq chats qui peuplaient l’établissement, Zenko, un adorable munchkin tigré, était incontestablement son préféré. D’ailleurs, ne le lui rendait-il pas ? Elle aimait à penser qu’il y avait quelque chose de très particulier entre elle et lui. Il était toujours le premier à venir ronronner à ses pieds. Et il avait une façon très déroutante de la *regarder*, comme s’il parvenait à lire ses pensées, même celles qu’elle gardait cadenassées.

Parfois, elle avait l'impression étrange qu'il était capable de l'aider. Peut-être était-il comme le chat bleu de *Doraemon*, une sorte d'ange gardien incarné dans un animal, venu expressément pour la protéger. Quand allait-il se décider à passer à l'action ? De l'aide, elle en aurait eu besoin, depuis que les *kami*<sup>1</sup> l'avaient laissée tomber.

Emi reposa l'animal sur ses genoux. Il opéra quelques rondes sur le tissu de la jupe, entrecoupées de tests opérés du bout des griffes, avant de consentir à se blottir, sous une forme parfaitement sphérique.

La jeune fille le contemplait avec gratitude – il était tellement, tellement doux de se sentir exister, voire appréciée – quand quelques pas derrière elle annoncèrent l'arrivée de M. Nakamura.

Le vieil employé s'inclina respectueusement. De ses mains noueuses, il lui tendit le chocolat chaud qu'elle avait commandé en payant son entrée.

— Bonne dégustation, mademoiselle Emi. J'espère que vous allez bien, depuis samedi dernier.

Emi prit le temps d'admirer l'adorable tête de

---

1. Au Japon, les croyances mêlent shintoïsme et bouddhisme. Dans le shintoïsme, les *kami* sont des esprits qui peuvent aussi bien aider les vivants que les punir s'ils sont irrités. Ces esprits peuvent être des éléments de la nature (le vent, la pluie, la floraison, le riz...), des animaux, des forces créatrices (la mort, la gaieté) ou des personnes décédées.

chat qu'il avait sculptée dans la mousse et s'inclina en retour. M. Nakamura était un orfèvre du latte art : dans sa tasse, le mini-chat de lait, en 3D, semblait sur le point de s'élancer.

Zenko, probablement contrarié qu'un chat en mousse lui vole la vedette, profita de cet échange d'amabilités pour désertier les genoux de la jeune fille. Emi le regarda grimper tout en haut d'une étagère garnie de petits jouets, d'où il jouissait d'un point de vue idéal sur les étudiants. Ceux-ci, ayant jeté leur dévolu sur un immense arbre à chat, se photographiaient désormais en passant la tête dans les diverses ouvertures destinées aux félins.

Une sonnerie caractéristique détourna Emi de son observation. Sur la table devant elle, le chronomètre pailleté mis à la disposition de chaque client lui rappelait qu'elle n'était pas venue pour s'intéresser à ses congénères, aussi intrigants soient-ils. La moitié de son temps s'était déjà écoulée. La jeune fille était donc sur le point d'aller à la rencontre d'un autre chat quand un cri la stoppa tout net.

Pendant quelques secondes, le temps fut

suspendu.

Au Maneko Coffee, personne ne criait jamais.

Tout était figé, sauf une souris de plastique qui, accrochée au plafond, continuait doucement d'osciller.

Le temps reprit son cours et les exclamations fusèrent de nouveau, suivies de pas précipités et de deux bruits de portes claquées successivement, comme des coups de feu.

Toute cette agitation provenait du sas d'entrée et de M. Nakamura, aussi pâle que s'il venait de croiser un spectre.

Emi se hâta vers lui, bientôt rejointe par la vieille dame ainsi qu'une jeune fille en collants violets, qu'Emi n'avait pas remarquée jusque-là.

— Que se passe-t-il, monsieur Nakamura ? interrogea la vieille dame avec inquiétude. Vous ne vous sentez pas bien ? Avez-vous besoin que l'on appelle un médecin ?

Avec un geste emporté qui ne lui était pas coutumier, le vieux monsieur désigna l'entrée :

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Les deux portes ! Les deux portes ouvertes, en même temps ! Comment est-ce possible, comment ai-je pu être aussi négligent ! Cela n'arrive jamais ! Cela n'est pas censé arriver !

Emi fronça les sourcils. L'imprévu n'était jamais le bienvenu. Alors pour l'éviter, on sanglait le

quotidien dans quantité de procédures et de précautions variées.

En l'occurrence, la situation avait de quoi surprendre : la présence du sas avec son système de double porte était justement censée garantir une sécurité maximale. Comment les deux portes avaient-elles pu rester ouvertes ? Ce n'était pourtant pas compliqué : au-dessus du casier à chaussures, une flopée d'affiches rappelait aux clients de bien vouloir maintenir les portes fermées.

— Si un chat s'est enfui, je ne me le pardonnerai jamais, reprit M. Nakamura en gémissant. Le propriétaire a placé toute sa confiance entre mes mains ! Ce sont des chats de race auxquels il tient énormément !

Emi en fut émue. Ce pauvre M. Nakamura devait être terriblement inquiet pour se laisser aller à ce genre d'épanchements. Il était tout à fait déplacé de manifester un tel manque de retenue en public.

Une image en noir et blanc s'imprima dans l'esprit d'Emi. Plan américain, traits effilés, contours tranchés. Peut-être que son patron était un Yakuza. Et les Yakuzas ne plaisantaient pas avec le travail. Ni avec quoi que ce soit, d'ailleurs.

— Que vais-je lui dire ? répétait-il en se prenant la tête entre les mains.

À l'entendre gémir ainsi, Emi ne put s'empêcher de le propulser lui aussi dans cet univers manga qui teintait souvent ses pensées. Incapable de supporter ce déshonneur, un M. Nakamura version SD<sup>2</sup> était contraint de se trancher le petit doigt en guise de repentance, éclaboussant la pièce d'un geyser de sang aussi torrentiel que sa honte.

— Ne restons pas plantés là ! s'exclama la jeune fille aux collants violets, froissant la page du manga fraîchement inventé. La première chose à faire, c'est de compter les chats !

Honteuse d'être restée à jouer les *mangaka* au lieu d'agir, Emi approuva en rougissant.

Ils se dispersèrent rapidement, sauf la vieille dame qui, présumant visiblement du pouvoir dissuasif de son mètre quarante, resta dans le sas d'entrée pour éviter que pareille catastrophe ne se reproduise.

Dans la salle, on n'entendait plus un bruit. Les jeunes, désormais calmés, s'étaient rassemblés autour d'un chat placide que l'un d'entre eux

---

2. *Super Deformed* : style graphique que l'on retrouve dans les jeux vidéo et les mangas, et dans lequel les personnages sont représentés avec des têtes au volume disproportionné.

caressait frénétiquement. Emi aurait aimé qu'ils s'associent à leurs recherches, mais n'osa pas le leur demander.

Quelques instants plus tard, Emi, M. Nakamura et la jeune fille étaient de nouveau rassemblés :

— J'en ai compté dix-sept dans l'espace « Kawaii », annonça M. Nakamura en trébuchant sur ses mots.

— Vingt-trois dans l'espace « Candypop », enchaîna la jeune fille aux collants.

— Quatre dans l'espace « Rainbow », souffla Emi.

— Ce qui fait donc quarante-quatre, résuma M. Nakamura après quelques secondes de réflexion. Quarante-quatre. Il en manque un.

Le dernier mot se brisa sur une arête de panique.

Emi eut un pressentiment. Et elle se fiait toujours à ses pressentiments.

Elle balaya furtivement la pièce du regard, examen qui confirma son appréhension.

— C'est Zenko ! cria-t-elle en se précipitant vers l'entrée. Je descends !

Elle aurait fait de même pour un autre chat — même ce siamois sournois —, mais le fait qu'il s'agisse de son chat préféré ajoutait un enjeu supplémentaire à la situation déjà problématique pour M. Nakamura.

Zenko l'aimait vraiment, elle le sentait, même si ce n'était que pour une heure le samedi, et même si elle devait payer pour cela. Et cette sensation était trop précieuse pour être perdue de manière aussi stupide.

Jamais elle n'avait dévalé des marches avec une telle rapidité. Il leur restait encore une chance de retrouver Zenko. Comme beaucoup d'établissements tokyoïtes, le Maneko Coffee était situé en hauteur, en l'occurrence au sixième étage. En faisant vite, il était peut-être possible de lui mettre la main dessus avant qu'il ne soit arrivé au rez-de-chaussée.

Sur chaque palier, elle prit quelques instants pour opérer une rapide vérification.

— Zenko ?

Mais plus elle descendait et plus l'espoir s'ame-  
naisait. Le munchkin tigré avait-il réellement  
poussé son exploration si loin ? Et s'il était vraiment  
sorti dans la rue ? Où serait-il à cet instant ?

Il était si petit... Le sens de l'aventure et des  
grands espaces ne pouvait définitivement pas se  
loger dans un corps si mignon. Emi eut la vision  
éclair d'un Zenko tremblant sous un porche, rou-  
lant des yeux démesurés, juste avant d'être avalé,  
rouleau-compressé par le Grand Tokyo, cette  
ville monstre qui ne faisait qu'une bouchée des



inadaptés. Or un chat de race qui n'avait jamais mis la patte hors de soixante mètres carrés silencieux et sucrés pouvait légitimement mériter ce qualificatif.

Emi arriva au rez-de-chaussée sans qu'aucun bruit ne trahisse la présence d'un quelconque animal.

Elle constata que la porte qui donnait sur la rue était fermée avant de songer que cela ne constituait en aucun cas un signe rassurant. Zenko avait pu se faufiler à l'extérieur à la faveur d'une entrée ou d'une sortie. L'immeuble comportait une trentaine d'appartements, une salle de sport, deux restaurants, un karaoké et un centre de réflexologie plantaire. Autant dire que la porte devait s'ouvrir et se fermer à une fréquence assez élevée.

Emi resta quelques instants devant l'entrée, trop consciente soudain de sa propre inutilité. Que faire ? Où chercher ?

Elle s'agrippa à une pensée tandis qu'un bruit de clé crissait dans une serrure. Un chat de ce prix devait forcément avoir une puce, pour pouvoir être localisé en cas de besoin. Évidemment ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé avant de se précipiter bêtement dans l'escalier ? Dès qu'on aurait tracké Zenko, le problème se résumerait à une simple

question de rapidité. L'attraper avant qu'il ne se fasse écraser.

Rassérénée par ce plan, elle remonta quatre à quatre les escaliers, imaginant M. Nakamura déjà penché au-dessus d'une appli de localisation.

Haletante, elle arrivait sur le palier du Maneko Coffee quand elle tomba nez à nez avec la jeune fille aux collants violets. Celle-ci finissait visiblement de descendre les marches menant au septième étage... et serrait un Zenko tremblotant entre ses bras.

— Il était juste sur le palier du dessus, caché derrière un pot à parapluies, sourit la jeune fille en s'approchant spontanément d'Emi. Il est venu tout de suite lorsque je l'ai appelé. Je crois qu'il est assez trouillard, dans son genre.

Emi réalisa qu'elle n'avait pas encore vraiment regardé la jeune fille. Mais cela ne l'étonna pas. Depuis quelques mois, elle fuyait le contact — autre que virtuel — avec des gens de son âge.

Carré plongeant autour d'un menton fin et volontaire, regard charbonneux et collier de velours vintage ajusté autour du cou, elle était l'antithèse de la lolita aux grands yeux que la socioculture japonaise valorisait.

Immédiatement, Emi lui trouva beaucoup de personnalité. C'était une fille qui devait faire peur ou en tout cas qui ne devait pas se laisser

impressionner. Le genre de fille qui mangeait du *fugu*<sup>3</sup> au petit déjeuner.

La jeune fille se pencha pour embrasser le chat et avec l'ombre de sa mère sur sa joue, Emi lui trouva une ressemblance troublante avec Nana Osaki, une de ses héroïnes préférées, peut-être même sa préférée, au moins dans *Nana*.

Le cœur d'Emi subit une légère embardée. Maintenant qu'elle s'était fait la réflexion, c'était même saisissant. Cette fille était l'incarnation de Nana, sans même avoir besoin de faire du cosplay. Juste en rangs noirs et collants violets.

— Allez viens, Zenko-san, murmura-t-elle. Je connais quelqu'un qui va être heureux de te voir.

— Est-ce qu'on sait ce qui s'est passé ? interrogea finalement Emi en ouvrant la porte d'entrée.

— Aucune idée, répondit la jeune fille. Il n'y a qu'une Française dans le groupe mais figure-toi que la grand-mère a demandé à M. Nakamura de traduire les affiches ! Ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit du genre à vouloir coller une pancarte « interdit aux étrangers ».

Emi esquissa un sourire, même si l'image était loin de la réjouir.

---

3. Le *fugu* est un poisson très apprécié des Japonais, mais qui, s'il est mal découpé, peut provoquer une mort quasiment instantanée.

— Au fait, je m'appelle Nana. Et toi ?

Emi sentit un frisson lui parcourir l'échine, comme un serpent se coulant lentement sous son pull.

— Nana ?

— Non, *Hana*. Cela dit je comprends, il paraît que je lui ressemble.

Comme Emi ne répondait rien, elle ajouta :

— À Nana Osaki, je veux dire.

Elle baissa les yeux sur son torse et se composa une moue contrariée :

— Enfin, avec encore moins de poitrine. 75A à peine. Et toi ?

Hana éclata de rire devant la mine déconcertée d'Emi. C'était un joli rire, qu'Emi aurait volontiers dessiné sous la forme d'une cascade de bulles colorées.

— Je te demandais juste comment tu t'appelles, précisa-t-elle.

Encore plus gênée d'avoir compris de travers, Emi bredouilla :

— Emi, je m'appelle Emi.

Hana s'inclina et embrassa de nouveau le chat. Le nez plongé dans la fourrure tigrée, elle leva ses yeux charbonneux sur Emi. Son iris gauche était un peu plus clair que le droit, provoquant un déséquilibre visuel aussi déroutant qu'intrigant.

— Ravie de faire ta connaissance, Emi.

Sa voix était légèrement rauque. Râpeuse comme la langue d'un chat.

Toujours immobile dans les bras de la jeune fille, Zenko attrapa le regard d'Emi et se mit à ronronner sourdement.

## 2

Emi posa le seau par terre. À l'intérieur, l'eau oscilla quelques secondes, comme une petite mer subitement agitée. Emi prit le temps de regarder la tempête se calmer.

Hérissée des chaises qu'Emi avait elle-même renversées sur les bureaux, la salle était vide et silencieuse. Emi avait toujours trouvé fascinant de constater à quel point l'atmosphère d'un lieu pouvait varier selon qu'il était investi ou non. Et ceux qui étaient précisément conçus pour accueillir du monde prenaient un grain étrange lorsqu'ils étaient privés de leur fonction.

Plus tôt dans la journée, une vingtaine d'élèves avaient été assises dans cette pièce, écoutant les explications des professeurs par tranche de quarante-cinq minutes.

D'abord, la réunion quotidienne avec le professeur référent, pour évoquer les temps forts de la journée et les éventuelles questions administratives. Puis les cours proprement dits : japonais, mathématiques et arts plastiques – dispensés par Mlle Suzuki, une nouvelle enseignante arrivée en cours d'année –, puis encore deux heures de *kateika*, les cours d'économie domestique, obligatoires pour tous, garçons et filles. Emi aimait bien cet enseignement. Moins que les arts plastiques, certes, mais plus que les langues. En fait, elle le trouvait assez reposant, voire divertissant, malgré la rigueur martiale de leur professeure. Apprendre les différentes façons de nouer le *obi*, la ceinture des kimonos (ils avaient déjà étudié le nœud en tambour, la flèche dressée et le nœud en pluvier), savoir préparer la traditionnelle omelette sucrée-salée ou décoder les étiquettes des produits alimentaires lui paraissait utile, quoi qu'en disent certains. Sans compter que cela occupait plus les mains que l'esprit, ce qui, selon elle en tout cas, constituait une pause bien méritée au milieu de la montagne d'informations qu'il fallait ingérer au cours de la journée.

À la pause de midi, la salle de classe se transformait encore. Les élèves y déjeunaient ensemble, fleurissant les tables de *bento* colorés. Les odeurs

de riz, de radis blanc finement râpé, de boulettes de soja ou de burgers jetaient un patchwork olfactif au-dessus des conversations animées.

Avant, du temps où elle restait avec les autres, Emi ne se lassait pas d'admirer les *bento* de Fuji. La mère de celle-ci, qui devait se lever aux aurores pour réaliser de telles mises en scène gastronomiques, possédait un compte Instagram dédié à l'exposition de ses créations toutes plus kawaii les unes que les autres. Fuji répétait à qui voulait l'entendre qu'un livre de recettes était en préparation et que bientôt, sa mère serait une star dans tout l'archipel.

Emi plongeait la serpillière dans l'eau tiède.

Cela ne la dérangeait pas que ses deux autres équipières l'aient laissée tomber pour le tour de ménage obligatoire après l'école. Elle y était habituée. Depuis plusieurs mois, personne ne l'aidait plus jamais.

Le souffle d'un soupir soulevait une mèche de cheveux échappée de sa barrette. Elle préférait être seule que de subir l'indifférence d'autres filles. Cette méchanceté, n'était-ce pas au moins la preuve qu'elle existait ? *Aru wa nai ni masaru*, disait le proverbe. Mieux vaut quelque chose que rien.



Enfin, c'est ce dont elle essayait de se convaincre. Pour ne pas sombrer tout à fait.

Emi abandonna son seau pour aller chercher le balai-brosse. Sous l'armoire dans laquelle il était rangé, une tache de rose fluo attira son attention. D'abord, la jeune fille crut qu'il s'agissait d'un morceau de tissu – le cours d'arts ménagers avait été dédié à la confection d'une pochette pour cartes de visite – qui aurait échoué là.

Elle s'accroupit et tendit la main pour le ramasser.

Ce n'était pas un morceau de tissu, mais un portefeuille. Machinalement, elle l'ouvrit pour en faire un inventaire rapide. Quelques cartes magnétiques, des photos, une poche zippée gonflée par de la monnaie et des billets, et, au milieu, un porte-bonheur *omamori* (version « réussite aux examens ») accroché par une cordelette noire. À qui ce portefeuille appartenait-il ?

Emi extirpa le paquet de cartes de la fente de plastique. N'étant pas nominative, la carte SUICA, pour les transports en commun, ne lui serait d'aucune aide. La deuxième, une carte d'abonnement à la bibliothèque, s'avérerait plus utile. Elle la retourna et avisa la photo de Fuji qui, la tête légèrement penchée, arborait un sourire sophistiqué.

Mue par un soudain éclair de fantaisie, Emi exécuta pour elle la même pantomime, y ajoutant le V de l'index et du majeur qui avait certainement été coupé au cadrage.

Les suivantes étaient les cartes de visite de la mère de Fuji, qui pépiaient en jolis *kanji* dorés les adresses de ses Instagram, Twitter, blog et Facebook. Une photo de l'une de ses créations habillait tout le côté droit, une composition autour d'une Hello Kitty façonnée dans du riz blanc, installée sur un douillet lit d'algues vertes où s'entremêlaient des fleurs savamment découpées dans des carottes, des radis ou des racines de lotus violacées. Impressionnant.

Emi replaça les cartes dans l'ordre précis où elle les avait trouvées et referma le portefeuille qui émit un claquement mat. Elle le regarda quelques instants, indécise.

Son réflexe premier aurait été de faire comme tout le monde : se débrouiller pour que le propriétaire retrouve son bien. Même dans une ville de la taille de Tokyo, un objet perdu ne le restait pas longtemps. Quoi que l'on trouve dans la rue, l'usage était de le rapporter aux petites sentinelles de police implantées dans chaque quartier. Mais il n'y en avait pas dans le couloir du lycée, et de plus,

ce n'était pas utile puisque Emi savait pertinemment où se trouvait Fuji à cet instant précis.

Après les cours, les élèves rejoignaient le club qu'ils avaient choisi en début d'année, pour s'investir « en mode projet » dans une activité sportive ou les arts sous toutes leurs formes. Ces *bukatsu* étaient une véritable institution, valorisée tant par les professeurs que par les parents, et constituaient souvent un tremplin pour l'entrée dans le monde professionnel. Les employeurs s'intéressaient de très près aux activités et aux projets que les élèves menaient dans leur club tandis que ces derniers y nouaient souvent des relations bien plus solides et durables qu'au sein de leur classe.

Emi connaissait le *bukatsu* de chaque lycéenne de sa classe. Et très honnêtement, elle n'avait aucune envie de descendre au club manga, auquel participait Fuji.

Emi n'avait aucune envie de descendre à l'étage des *bukatsu*, point.

Elle sentit son ventre se vriller.

De tout le lycée, seules deux filles, elle incluse, n'appartenaient pas à un club, et cette infamie silencieuse lui faisait plus honte que n'importe quelle brimade.

Emi retourna le portefeuille dans sa main. Un accroc discret hachurait le coin droit.

D'un autre côté, Fuji n'était pas la pire des filles de sa classe. Certes, elle était très proche d'Ayumi, ce qui, par contagion, en faisait quelqu'un à éviter coûte que coûte... mais dans le fond, Fuji n'avait jamais été à l'origine d'une quelconque humiliation à son encontre. Disons qu'elle se contentait de ne rien faire, ce qui n'était déjà pas si mal, si bien sûr on oubliait le fait que l'année précédente, elles organisaient ensemble des expos au club manga.

Quelques papillons commencèrent à dansoter désagréablement dans son ventre.

Que se passerait-il si elle ne rapportait pas le portefeuille ? Ayumi et sa bande ne se gêneraient pas pour l'accuser de bâcler le ménage. Et elle n'avait pas besoin d'un prétexte supplémentaire pour se faire détester.

Emi resta encore quelques instants à osciller en pensée. Devait-elle rendre le portefeuille ou terminer le ménage comme si de rien n'était ?

Pourquoi une simple décision devenait-elle si compliquée ?

Les papillons fous se cognaient violemment contre les parois de son estomac.

Peut-être n'avait-elle que ce qu'elle méritait.

Peut-être était-elle trop... différente des autres. Avec un cerveau déficient, qui raisonnait à contre-

courant. Qui la rendait incapable de prendre sa place dans le groupe. Inutile.

Dans sa main, le contact avec le portefeuille devenait pénible.

Subitement, elle eut envie de le jeter par la fenêtre. De le faire disparaître. Elle le serra entre ses doigts, jusqu'à ce que ses articulations blanchissent. Non, elle ne devait pas avoir ce genre de pensées. Elle se trompait.

Ce n'était pas sa faute à elle.

Elle n'avait rien fait de mal. C'étaient les autres, qui n'avaient rien compris. C'étaient les autres qui restaient dans la glu de leurs préjugés.

Le cours de ses hésitations fut brutalement interrompu par l'ouverture de la porte. Elle se retourna et découvrit Ayumi, suivie de Fuji et de deux autres filles. Elle sentit sa main se desserrer et le portefeuille rose tomba à ses pieds. Le bruit lui sembla se propager dans le lycée tout entier.

— Tiens tiens... commença Ayumi.

Sa voix suraiguë était à la fois douce et pointue, à l'image de son sourire. Ayumi avait cédé à la récente mode du *tsuke-yaeba*. Après être passée entre les mains d'un dentiste... large d'esprit, elle arborait désormais une dentition parfaitement non alignée, le nouveau *nec plus ultra* en matière de mignonnerie.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce portefeuille ?

Emi déglutit. Les papillons étaient tous tombés raides au fond de son ventre, foudroyés par la beauté corrosive d'Ayumi.

Elle se composa une voix détachée et réussit à répondre sans bégayer :

— Je viens de le trouver sous l'armoire. J'allais justement le rapporter à Fuji.

Ayumi s'approcha lentement, le pas nonchalant. Elle tourna autour d'Emi en faisant courir son index sur son uniforme marine. Emi avait suspendu sa respiration, pétrifiée par le claquement des jolis chaussons d'Ayumi sur le linoléum. Sous son écusson de velours, le cœur d'Emi malmenait sa cage thoracique. Pourquoi ne pouvait-elle pas bouger ?

Ayumi approcha son visage tout près du sien, la giflant de cette odeur de fraise et de vanille qui adornait sa méchanceté. Emi eut un haut-le-cœur impossible à réprimer.

— Comment tu sais qu'il appartient à Fuji ? Tu l'as ouvert, alors, pas juste *ramassé* comme tu viens de le dire.

Soufflée par une telle mauvaise foi et le piège qu'elle annonçait à coup sûr, Emi cherchait désespérément quelque chose à répondre, mais Ayumi ne lui en laissa pas la possibilité.

— Moi, ce que j'en dis, c'est que tu es une sale voleuse. Une sale voleuse de merde. Hein, les filles ? Hein, que c'est une sale voleuse, comme toutes celles de sa race !

Emi osa un regard en direction des autres filles. Fuji gardait la tête baissée et Emi se dit que Fuji avait peur. Peur de ce qui se passerait si elle ne suivait pas Ayumi. Peur de devenir elle aussi victime.

— Bouh ! cria subitement Ayumi.

Emi sursauta et Ayumi éclata d'un rire cristallin. Elle regagna la porte de la classe en lançant à Fuji de la même voix exagérément stridente :

— Ben va le ramasser, bécasse !

Fuji se précipita aux pieds d'Emi et attrapa le portefeuille à toute vitesse, les cils baissés.